



CONFINEMENT DES ENFANTS

Le sens et la manière

« Le sens trouvé mérite par sa sagesse
la recherche qui le révèle »

Emmanuel LEVINAS

Cela ne servirait à rien de répéter ce qui a été dit et redit. Nous ne saurons que dans longtemps le sens de ce que nous vivons. La peste de Marc-Aurèle (en 165 après J.-C.) était en fait une épidémie de variole, attribuée durant des siècles à l'offense faite aux dieux ; et la découverte des vaccins était faite alors par des médecins, qui inoculaient un peu du « mal » pour habituer le corps à se protéger sans que l'on ne connaisse rien du mécanisme de cette protection, sous la critique des croyants qui les accusaient de vouloir contrarier les desseins de la providence.

Nous sommes dans un autre temps, mais le pédiatre et psychanalyste britannique Donald Winnicott a découvert à la fin de la guerre que le conseil, qu'il donnait à la radio, d'emmener les enfants de Londres à la campagne pour les protéger des bombardements allemands était une mauvaise idée ; il ne s'en est rendu compte qu'en voyant ce qu'ils étaient devenus longtemps après, et constaté que la privation de leurs parents les avait démolis psychiquement. Le dilemme du choix entre le corps et l'esprit s'est posé de tout temps. La situation actuelle touche les grands-parents pour leur vie, les parents pour leur travail et leur argent, et les enfants pour l'équilibre de toute leur vie.

Michel BOUBLIL
Pédopsychiatre
au Centre d'Action
Médico-Social Précoce
(CAMSP) de Grasse

Le confinement que nous avons subi, nous adultes, a supprimé nos sorties, nos routines, nos rencontres, notre divertissement et nous a confrontés de manière répétée et monotone à nos pensées, nos craintes, nos angoisses et notre violence intérieure ; et, pour certains, extériorisée à la faveur souvent de levée d'inhibition par l'alcool (la majorité des gardes à vue pendant le confinement l'était pour violences conjugales). Le confinement et le déconfinement ont été un test grandeur nature pour notre équilibre psychique, pour la solidité des couples, et indirectement pour l'exercice de notre parentalité ; sans doute ne pourrions-nous en analyser les conséquences que dans longtemps. Les adultes ont leur vécu ; ils sont pleins de craintes pour l'économie, les finances, le budget des États, mais aussi pour leurs enfants et leur avenir (équilibre, scolarité). Nous qui n'étions que des parents, lors du 1^{er} confinement, sommes devenus enseignants et pédagogues dans un huis clos parfois étouffant et débordant, car notre travail qui se cantonnait à l'extérieur a envahi notre foyer.

Mais quel a été le vécu des enfants ? Comment ont-ils géré intérieurement une situation qui leur était imposée ; parfois avec une explication de « protection vis-à-vis d'un ennemi », le virus, parfois sans explication et parfois encore (je pense aux enfants dits handicapés) avec un sentiment d'injustice du sort qui les privait de manière arbitraire de leurs camarades, de leurs éducateurs, de leur suivi rééducatif et du soutien psychologique qu'ils trouvaient dans l'institution qui les accueillait.

LES ADULTES ONT VOULU, COMME FACE À CHAQUE CATASTROPHE, PROTÉGER LES ENFANTS.

Mais comment protéger les enfants qui sont dépendants de l'état de leurs parents ? Comme l'écrit Bruno Bettelheim, on a voulu protéger Anne Franck de la déportation en la plaçant à la campagne dans une famille catholique hollandaise mais, pour elle, rien n'était pire que de quitter ses parents. D'où son désir de rester à Amsterdam, avec une fin tragique pour son corps mais conforme à ses sentiments.

Au premier confinement, notre travail du Centre d'Action Médico-Sociale Précoce (CAMSP) auprès des jeunes enfants s'est arrêté en présentiel malgré nos appels téléphoniques, parfois pluriquotidiens, car rien ne remplace le lien humain, la présence, la proximité et c'est ce qui nous était interdit : l'orthophonie en visio est incomplète, les psychothérapies d'enfants, la kiné, la psychomotricité, l'ergothérapie impossibles, les dossiers d'orientation gelés. Ce sont les parents que nous avons aidés par notre écoute, nos réponses et nos conseils.

Tous les enfants se construisent dans leur tête une théorie de ce qui se passe ; là, ils ont eu une perte de repères, surtout pour les familles que nous suivons. Une partie de nos patients est pauvre, immigrée, en situation difficile, certains hébergés dans un hôtel social - 33 m² pour 3-4 personnes - et une inquiétude d'être contrôlés car sachant mal écrire et comprenant mal les attestations (pas de smartphone, pas d'imprimante... et des rendez-vous à la préfecture reportés).

Ce virus a créé une pathologie du lien, qui est primordial dans une société humaine [...]

Quand, en plus, il y a un enfant en difficulté ou en situation de handicap et que les voisins craignent qu'il ne s'approche trop d'eux, ou que la police estime que le délai horaire est dépassé alors que l'enfant ne peut pas tenir enfermé, cela peut devenir une dure expérience, voire l'enfer : parent seul ou à deux, cumul de problèmes financiers, addictifs, psychiatriques, impulsifs... conflits violents, cris, coups, appels de voisins à la police, gardes à vue, aggravation des problèmes d'argent...

Et l'enfant ou l'adolescent autiste qui a perdu ses routines se sent mal, devient agressif parce que c'est son mode de réponse à ce qu'il vit comme un manque insupportable ; il a fallu mettre des enfants et adolescents sous traitement, car la situation devenait intenable, hospitaliser des enfants en pédopsychiatrie pour éviter que la situation ne tourne en violence ou en maltraitance car la promiscuité, l'absence de coupure par l'école créait une ambiance invivable pour des parents déjà fragiles. Heureusement, nos collègues hospitaliers ont compris le besoin de protéger les enfants car, pour certaines hospitalisations, les indications étaient davantage relationnelles que tenant à la pathologie de l'enfant.

Ce virus a créé une pathologie du lien, qui est primordial dans une société humaine : une plus grande intolérance aux mouvements, à l'agitation, aux cris des enfants ; mais aussi des séparations pour protéger les corps ; des vieillards sont morts en EHPAD de n'avoir plus vu leurs enfants et petits-enfants les visites étant, pour la plupart d'entre eux, leur raison de vivre.

Concernant les enfants placés, nous nous sommes aperçus à quel point le fait de ne pas être repris, lors des visites obligatoires dans des problématiques qui ont conduit à leur placement, les a soulagés. Il n'est pas question de couper les enfants placés de leur famille naturelle, mais, lorsque l'on constate qu'après chaque rencontre, chaque visite, même médiatisée, l'enfant réagit mal, souffre, redevient très difficile et fait des crises, il faut alors analyser, travailler autour de ces symptômes et de leur cause afin d'en déduire une stratégie pensée, réfléchie et non pas l'application simple d'une chose jugée.

Aucun juge n'empêche les équipes de bien travailler, d'analyser ce qui se passe et d'en déduire des stratégies pour le bien de l'enfant ; le travail avec les parents biologiques est aujourd'hui le parent pauvre des suivis car c'est difficile, ingrat, chronophage, peu productif, mais cela est par ailleurs indispensable.

**Je lis dans une
boulangerie qu'il ne
peut pas y avoir à
l'intérieur, en même
temps, un enfant
et une personne
âgée. Ce qui frappe
surtout, c'est le
risque de perte
d'humanité [...]**

Les services de psychiatrie ont constaté que les bouffées délirantes des adolescents n'ont jamais été aussi fréquentes, les crises d'angoisses, les attaques de panique et les dépressions ont été légion ; et cela est compréhensible, car une situation inusitée, imprévisible, incompréhensible qui rompt le lien social ne peut être qu'angoissante.

Les pédiatres des urgences nous ont demandé d'être particulièrement vigilants concernant les maltraitances des très jeunes enfants avant le langage, les services d'accueil nous alertant sur la recrudescence de lésions difficiles à expliquer dans leur pratique, pendant le confinement.

Nous avons compris (mais nous le savions déjà) l'importance extrême de la relation humaine avec les familles et les enfants, au-delà de la technicité que nous sommes censés apporter et de nos compétences ; contacter, répondre, parler, informer, écouter, entendre, compatir, faire des liens, aider en pratique, ont été indispensables à mettre en œuvre dans ce temps troublé ; mais nous avons également vu que ce lien concernait toute notre personne, et pas seulement notre œil et notre oreille.

La manière compte beaucoup, celle dont on traite les enfants mais aussi les parents, dans notre société. Des commissions édictent des principes comme pour les 1 000 premiers jours, et l'on ne peut qu'y souscrire.

LE DÉCONFINEMENT

On revient dans un monde qui a changé ; plus dur, plus distant, plus méfiant, plus anxieux, plus tendu. On est obligés de se séparer alors qu'on a vécu proches, voire fusionnés durant des semaines. On impose de la distance aux plus petits habitués à se coller, on impose un masque aux plus grands avec interdiction d'y toucher ou de l'enlever (peu respectent le bon port du masque sauf certains soignants en soin ; des masques portés sur le menton, le front ou le coude, remis dans la poche, touchés avec les doigts...).

La vie reprend son cours, mais pas la vraie vie : on se méfie les uns des autres, on se méfie des enfants non malades mais porteurs, peu porteurs mais porteurs quand même. Je lis dans une boulangerie qu'il ne peut pas y avoir à l'intérieur, en même temps, un enfant et une personne âgée. Ce qui frappe surtout, c'est le risque de perte d'humanité ; les rapports sociaux sont marqués par la crainte ; les règles du reconfinement partiel, le couvre-feu, les limitations de liberté, sans doute nécessaires, angoissent les familles et cette angoisse retentit sur les enfants. Le déconfinement tel que nous le vivons n'est pas le retour à la normale que nous espérions tous. Heureusement pour ceux qui s'occupent d'enfants vulnérables, les établissements sont ouverts, les MSD répondent à nouveau, et nous pouvons travailler quasi normalement avec des restrictions qui ne gênent pas. Notre action : orthophonie, psychomotricité, éducatif, ergothérapie, psychothérapies individuelles et en groupes ont repris avec masque pour nous.

Certains enfants de milieux favorisés diront dans 20 ans que le premier confinement a été le moment le plus heureux de leur vie, sans école, avec des parents détendus et des grands-parents disponibles, un jardin et du beau temps ; pour d'autres, ce sera le pire moment de leur vie, entre cris, coups, promiscuité, hurlements et interventions policières. Entre les deux, tout a dépendu de la sécurité financière des familles, de la crainte pour la perte du travail, de l'équilibre psychique et du vécu des parents, de l'espace dont ils disposent. Mais pour certains, cette période aura été une équation insoluble : je pense aux familles avec un enfant ou un adolescent autiste, gravement déficient, psychotique ou schizophrène qui est habituellement suivi dans une institution, et qui en raison de la fermeture de cette dernière va se retrouver à la maison sans activité, sans rythme, sans suivi.

Le confinement aggrave les inégalités sociales, on meurt davantage dans les milieux défavorisés ; il aggrave les écarts financiers et d'équilibre des familles, il aggrave les fragilités psychiques. De nombreux spécialistes se demandent si les dégâts du

confinement ne seront pas plus délétères que les dégâts causés par le virus. Le confinement nous a permis de mieux voir à quel point certaines familles étaient en difficulté : le seul repas correct pris par jour par certains enfants était celui, gratuit, de la cantine à midi ; les queues au resto du cœur, que l'on voyait déjà sur notre chemin pour aller au travail, deviennent plus longues plus tôt.

Pour les enfants en garde alternée, les parents font davantage attention à ne pas en rajouter ; mais qu'en est-il pour les parents en conflit ? Si le conflit était larvé, il reflambe et s'il était ouvert, il explose parfois physiquement. Les parents sans « divertissement » vont plus mal, surtout les plus fragiles.

En Angleterre, où les inégalités sociales sous des régimes conservateurs ont crû récemment, le gouvernement a demandé à Sir Michael Gideon Marmot, chercheur en épidémiologie et en santé publique, un rapport qui conclut entre autres à l'importance des déterminants sociaux de la santé, par rapport au système de santé lui-même. Pour un enfant, être bien nourri et logé, lavé, soigné, suivi, scolarisé est plus important que d'avoir accès à des équipes médicales nombreuses et disponibles. Tout le soin primordial que l'on prend de l'enfant est une manière de lui signifier l'importance qu'il a pour l'avenir d'une société. Certains enfants en France sont sous ce seuil minimal, nécessaire à un développement harmonieux, et cela est plus visible en temps de confinement.

Durant cette pandémie, certains états de fait qui existaient sont devenus plus visibles, plus prégnants, plus dramatiques, plus insupportables ; surtout concernant les enfants qui cumulent nombre de handicaps, et dont la vie était soutenue et soulagée par les équipes médico-psycho-sociales dont le travail a été interrompu. La leçon est que certains enfants ne peuvent pas, dans notre société, vivre sans aide et qu'une interruption de celle-ci, même momentanée, va produire des conséquences dont on espère qu'elles ne seront pas irrémédiables.

[...] je pense aux familles avec un enfant ou un adolescent autiste, gravement déficient, psychotique ou schizophrène qui est habituellement suivi dans une institution, et qui en raison de la fermeture de cette dernière va se retrouver à la maison sans activité, sans rythme, sans suivi.

Il est trop tôt pour tirer des enseignements de l'épisode que nous vivons encore, mais une réflexion s'impose en lien avec la différence que Claude Lévi-Strauss fait, entre l'ingénieur et le bricoleur : « L'ingénieur est extérieur au monde, il lui impose ses projets avec une vision planifiée des choses. Le bricoleur, lui, construit des objets avec les moyens du bord en faisant partie intégrante du monde qui lui est familier dans un dialogue entre nature et culture¹ ».

Dans cette période, nous avons dû « bricoler » à tous points de vue :

- organiser des modalités d'exercice par téléphone, en visio, à domicile, dans la rue ; nous avons dû faire des certificats biscornus (il a fallu 1 mois pour qu'un certificat type pour des enfants porteurs de TSA voie le jour),
- continuer à établir les dossiers scolaires ou MDPH pour la rentrée suivante : orientations, demandes d'AVS, prévision des suivis,
- être particulièrement vigilants concernant les maltraitances des très jeunes enfants avant le langage.
- conserver, surtout, le lien et la possibilité pour les familles de nous joindre à tout moment (aucune famille n'en a abusé) en comprenant qu'un contact pouvait désamorcer une crise.

Un très jeune parent, encore adolescent, interpelle d'autres parents sur le trottoir devant le CAMSP (car les parents n'ont plus accès à la salle d'attente) : « 30 000 morts en France, surtout des gens âgés, on ne parle que de ça ! Je suis sûr qu'il y a eu plus de femmes enceintes et d'enfants morts en Méditerranée qu'en France du covid, une mort aussi atroce qu'en réa et moins douce... et personne n'en parle ! ».

Les enfants, malgré le fait qu'ils soient mis en théorie comme une priorité, ne sont en fait jamais bien défendus : les mille premiers jours, par exemple d'un enfant né de parents déficients ou malades et retiré à la naissance pour aller en pouponnière pendant deux ans ou dans trois familles d'accueil successives, ne sont pas suffisamment pris en considération. Le confinement venant tout compliquer, retarder, il n'y a personne pour prendre une décision, et il serait temps que nous cessions de rester à la surface des choses : les enfants ont besoin de profondeur, de vérité, et ce qu'ils disent devrait être écouté, entendu.

TRAVAILLER AUPRÈS D'ENFANTS DE MILIEUX EN DIFFICULTÉ REND-IL RÉVOLTÉ ?

Oui, car voir que l'enfant porte un fardeau dès la petite enfance, cela est difficile à supporter ; et, quand ce fardeau s'alourdit avec les conséquences des crises... on semble loin du confinement, mais se pose ici le problème du sens et de la manière dans tout ce qui est organisé en France pour les enfants, pas seulement confiés, mais aussi de milieux défavorisés ou perturbés.

Cette période est propice à la réflexion mais aussi aux remises en cause. Le confinement ne change rien aux besoins des enfants ; il aggrave souvent les manques et retarde les solutions. Alors qu'il est dit qu'on ne pense qu'à eux, leur dépendance et leur vulnérabilité font des enfants, comme toujours, les premières victimes physiques et morales du risque de perte du sens que la situation provoque.

1 Claude Lévi-Strauss, in *La pensée sauvage*